



La Légende de **COULTRANCE**

**CYRIL
DARGENTOLLE**

Cyril Dargentolle

La Légende de Coultrance

© Cyril Dargentolle, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1119-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Introduction

L'histoire du village de Coultrance remonte au début du onzième siècle. En plein cœur d'une Normandie accueillante, ou s'étalait alors à perte de vue de vastes plaines verdoyantes, affichant leurs multiples couleurs, et ondulants au grès des reliefs, une forêt immense, profonde et impénétrable, se délimitait du paysage par ses couleurs sombres sur plusieurs dizaines de kilomètres carrés. En contrebas, une rivière se frayait un chemin au milieu de et épais manteau verdâtre. Une symbiose parfaite unissait alors les animaux aux éléments, qui étaient alors les seuls à partager harmonieusement ce jardin d'éden luxuriant. Jusqu'au jour où quatre familles de nomades qui avaient établi un campement provisoire, furent séduites par la proximité de la rivière – La Courrens –, et de la forêt du – Bois noir – Elles offraient en abondance, vivres et eau potable, ainsi qu'un accès facile aux matières premières pour la construction de bâtisses. Profitants humblement de ces commodités, ces familles se sédentarisèrent pour bâtir ce qui fut les fondations du village de Coultrance. Les terres riches et fertiles furent exploitées dès l'origine par ces vaillants pionniers, pour la culture et l'élevage. Le développement du village fut rapide et des spécialités, ferronnerie, maçonnerie et charpenterie, chasseurs et pêcheurs, cultivateurs et éleveurs, boulangers, ... établissaient le rôle social de chacun au sein du clan, et en assuraient ainsi la pérennité. L'église fut bâtie en mille deux cent trente-quatre, et servait à ses origines outre sa vocation première de lieu de culte, d'hospice, d'école et de bibliothèque, ainsi que pour les assemblées festives et les réunions. Ainsi, en quelques générations Coultrance comptaient déjà en son sein plus de deux cents habitants. La vie y était organisée et prospère, pour aboutir plusieurs centaines d'années après au village que nous connaissons, qui aujourd'hui recense plus de trois mille habitants. La vie ne fut pas toujours aussi paisible, et le village de Coultrance eut aussi ses lots de désolations. Par les guerres, il connut les affres de la famine et de la mort, et par la maladie, – une grosse épidémie de tuberculose qui faillit décimer tout le village, le frappa en mille sept cent quatre-vingt-quatre – la souffrance et le désespoir. Malgré les affres et les tumultes traversés, les habitants restèrent toujours solidaires, et se soutinrent les uns et les autres sans jamais faillir.

À environ un kilomètre du village, derrière l'épais manteau dense et sombre de la forêt du bois noir, surplombant les environs de son imposante stature, une immense forteresse en pierre fut bâtie au milieu du quinzième siècle, – en mille cinq cent quarante-huit – sur ordre du roi. Érigée à l'attention du chevalier Ernest d'Oseil, qui suite à de nombreux services rendus au roi de France fut reconnu, et sacré Duc par ce dernier. Chevalier de tradition, descendant d'une grande lignée, Ernest d'Oseil en était le digne représentant. Le roi lui offrit de gouverner sur les terres Normandes en tant que second, et lui fit bâtir ce château en témoignage de sa gratitude. Cette immense bâtisse fut achevée en seulement trois ans. Située au sommet d'une petite colline, la vue imprenable offrait une perspective sur de vastes horizons, accordant ainsi une protection sécurisante pour les villageois. En contrebas s'étalait sur plusieurs dizaines de kilomètres carrés de superficie, la forêt – du bois noir – qui était réputée dangereuse pour entretenir en son sein, des bandits, des voleurs, des assassins, des pestiférés, des idéalistes, ..., qui s'y dissimulaient et y trouvaient un refuge accueillant. Le Duc Ernest d'Oseil, descendant d'une longue lignée de chevaliers était un homme brave et courageux, juste et tolérant, dont la fidélité avait été mise à l'épreuve par le roi en personne. Il avait été par ailleurs sacré Duc pour les nombreux services rendus. Âgé alors d'une trentaine d'années, de taille moyenne et de corpulence robuste, un buste large et droit, un visage carré, de petits yeux noisette perçants, les cheveux châtons courts, une petite moustache, ainsi qu'une barbe taillée et entretenue. Son physique, ainsi que ses paroles justes et fermes conféraient au Duc de la noblesse et du charisme. Tout au long de son règne qui dura plus de quarante ans, le village de Coultrance connut la prospérité. Les disettes, les famines, et les épidémies firent désormais partie du passé. L'ordre et la discipline ainsi établis par des textes et des traités qui conféraient à chacun des habitants des droits, mais aussi des devoirs, concédèrent du respect, mais aussi de la dignité aux hommes, femmes et enfants sous le contrôle du Duc Ernest d'Oseil. Les successeurs qui suivirent la lignée familiale et prirent le pouvoir, respectèrent chacun des décrets édictés par le Duc, et s'efforcèrent de tenir les promesses de ce dernier.

Le vingt-trois octobre mille huit cent deux vint la naissance d'un futur successeur qui sera connu par le peuple sous le nom du Baron Patrick d'Oseil. Jouissant d'un nom prestigieux, lui permettant d'accéder à la notoriété, un nom dont seuls ses ancêtres pouvaient être dignes, le Baron Patrick d'Oseil n'avait en rien acquis la noblesse de ses prédécesseurs. C'était un homme impopulaire et

cynique, qui en plus d'être un dictateur empreint d'une forme prononcée de sadisme, opprimait son peuple et le contraignait à la famine, alors que lui festoyait grassement chaque jour en compagnie de personnes de son rang. Il recevait régulièrement des personnes sinistres, avec lesquelles il entretenait des relations idéologiques et sectaires. À la recherche de la vie éternelle, la légende voudrait qu'il se livrât à des sacrifices humains, – plus précisément d'enfants – afin d'assouvir ses pulsions fanatiques. Un physique ingrat, des mœurs solubles et sans aucune morale, faisait du Baron Patrick d'Oseil un tortionnaire. Son statut, ainsi que la peur qu'il engendrait le protégèrent tout au long de son règne. Ainsi il put agir en toute impunité dans l'ombre sans que jamais personne ne s'interpose. C'est au milieu de dix-neuvième siècle – mille huit cent quarante –, suite à la construction d'une bâtisse en contrebas du château que plusieurs disparitions d'enfants furent signalées. Tous avaient un âge compris entre trois et neuf ans, et aucun d'entre eux ne fut jamais retrouvé. Malgré les moyens mis en place par la police, les recherches sont toujours restées infructueuses, et les coupables n'ont jamais officiellement été reconnus. Ces enlèvements ont commencé en mille huit cent trente-sept – date du premier cas recensé –, et se sont poursuivis jusqu'en mille huit cent soixante-douze – date du dernier cas recensé –, et coïncidant avec la disparition d'un de ses hommes de main, Monsieur Blackpool. Malgré les nombreuses recherches entreprises, son corps ne fut jamais retrouvé, et il fut donc déclaré décédé le quinze mai mille huit cent soixante-treize. Depuis lors, plus aucune disparition d'enfants ne fut déclarée, mais le mystère concernant ces disparitions d'enfants reste aujourd'hui entier. La maison de Monsieur Blackpool aurait à plusieurs reprises l'objet d'investigations minutieuses par la police, mais sans qu'aucun résultat n'ait permis de conclure à sa culpabilité. Selon les rumeurs, cette maison aurait été la propriété du Baron qui la céda à Monsieur Blackpool, pour sa loyauté et sa fidélité. La maison resta inhabitée pendant plus de cinquante ans, avant qu'un homme prénommé Laurent Charmant ne l'achète pour une bouchée de pain en mille neuf cent quarante...

I

Le retour

Une nouvelle matinée voyait pointer sur l'horizon un soleil printanier, qui illuminait de toute sa splendeur la maison des Delamour. Une magnifique maison conçue toute de pierres de tailles. Des volets maitres en bois façonnés d'une seule pièce, se tenaient fermés sur toute la partie haute de la bâtisse. D'immenses baies vitrées sur la partie basse laissaient pénétrer le soleil et inondaient la salle à manger, ainsi que la cuisine d'une douce et chaleureuse clarté. Son pourtour était bordé d'arbres et de massifs de fleurs de couleurs diverses et variées, d'où s'échappaient mille effluves odorantes, embaumant agréablement la maison et ses alentours. Un petit sentier d'une centaine de mètres de long menait à un petit pont, qui permettait d'enjamber la Courrens. Une rivière peu profonde s'écoulait dans les faibles courants d'une eau limpide et claire, laissant voir un fond sablonneux, ou les Delamour aimaient à s'y baigner et s'y détendre en famille. Juste avant le pont, légèrement décalé sur la gauche se tenait un vieux puits abandonné dont ils ne connaissaient pas la profondeur, car trop obscur. Il ne servait plus depuis fort longtemps, mais les Delamour avaient désiré le restaurer par conservatisme.

Perdue au milieu d'une immense prairie parsemée de mille fleurs, au centre de ce jardin d'éden, en plein cœur d'une Normandie accueillante, aux abords d'un joli petit village nommé Coultrance, se tenait la chaumière des Delamour que ces derniers avaient acquis quelques mois auparavant par héritage familial, mais dont ils ne soupçonnaient pas l'existence auparavant.

Comme tous les matins, Madame Delamour s'était levée aux aurores. Elle aimait la fraîcheur des aurores ou la fraîcheur matinale perlait des feuilles de cette nature encore endormie. En harmonie avec les premiers rayons du soleil perçants l'horizon, son corps se laissait bercer par la douce clarté d'une journée naissante. Elle en profitait pour s'occuper de ses massifs fleuris, desquels elle appréciait respirer les subtils parfums qui en émanaient. Elle choisissait précautionneusement un assortiment de fleurs de couleurs et de senteurs variées, et elle en disposait chaque jour un nouveau bouquet dans chacune des pièces de la maison. Madame Krystal Delamour est une femme de bonne taille, un mètre

soixante-dix, très fine et très féminine, une poitrine proéminente et des hanches bien dessinées. Sa stature bien droite, et ses petits yeux verts effilés à l'image des félins, lui confère une élégance et une sensualité enviée par bien des femmes. Sous une épaisse chevelure mi longue et ondulée, se dissimule un visage fin au teint clair, lequel laisse transparaître une étonnante douceur. Avant son mariage, Madame Delamour exerçait en tant que cadre dans une banque. Suite à la naissance de sa fille Irène, elle décida après concertation avec son mari de renoncer à sa carrière, pour consacrer plus de temps à son éducation.

Il était onze heures trente, et le soleil poursuivait son ascension sur un ciel bleu azur, quand un rayon se faufila par l'entrebâillement du volet de la chambre d'Irène, et vint se poser tel une caresse sur son visage. Doucement elle ouvrit les yeux et s'éveilla, et encore somnolente elle s'étira de tout son long, tout en soupirant. Les yeux grands ouverts, un instant elle resta à contempler le plafond que son père Lionel avait consciencieusement couvert d'étoiles phosphorescentes, qui une fois les lumières éteintes illuminaient pendant un long moment l'obscurité. Les murs de sa chambre étaient colorés de rose pâle sur les quatre faces, quant au plafond, lui demeurait blanc pure. Un grand lit en fer forgé orné de quatre montants, laissait glisser sur leurs longueurs des voiles blanc cassé, brodés de multiples motifs. Une épaisse et douce moquette blanche s'étalait sur tout le sol. Dissimulée dans un coin se tenait une jolie coiffeuse en bois vernis, ornée en son centre d'une glace ronde. Juste en face siégeait une grande armoire murale entièrement vitrée, ce qui donnait à la pièce une dimension, ainsi qu'une profondeur surprenante. De jolis rideaux brodés de rose et de blanc se laissaient glisser de chaque côté jusqu'au bas de la fenêtre. Doucement Irène s'assit sur le bord du lit, puis posa un pied au sol et se leva. Lentement elle se dirigea vers la porte, l'esprit préoccupé par les songes étranges qui avaient peuplé ses rêves une partie de sa nuit. Elle ouvrit la porte de sa chambre, et enivrée par l'agréable odeur de fleurs, du lait, du miel et du pain grillé, elle en oublia sa nuit mouvementée. Sa mère avait pour habitude de lui préparer un copieux petit-déjeuner, avant que ne sonnent neuf heures, pour ensuite retourner à ses occupations extérieures. Entraînée par ces exquis odeurs, Irène traversa le long couloir qui devait la mener au bord d'un escalier en bois sculpté. Elle descendit les marches une à une, pour aboutir dans la salle à manger qui était illuminée par une intense clarté. Il lui fallut un instant pour adapter sa vue à la luminosité. Belle, sa chienne qui comme chaque matin l'attendait, se dirigeât vers elle avant de lui tourner autour, et de se frotter tout en

la léchant et en poussant de petits gémissements de joie.

Irène lui donna une caresse et l'étreignit ardemment, avant de l'embrasser avec beaucoup d'entrain et de lui dire sur un ton enjoué « Bonjour Belle »

Belle est une jolie chienne âgée de deux ans, un berger des Pyrénées aux longs poils blancs et soyeux. Fidèle compagnon d'Irène, elle ne la quitte jamais et la suit dans toutes ses aventures. Se redressant, Irène se dirigea vers la grande table de la salle à manger. Sur la nappe en tissus dentelée et les motifs brodés, étaient représentés une scène de la vie quotidienne dans un village du dix-neuvième siècle. Une tasse de chocolat chaud était posée aux côtés d'un grand verre de jus d'oranges fraîchement pressées. Dans un plat en argent, une tranche de brioche accompagnée de quelques tartines beurrées et emmiellées y était déposée. Belle qui la précédait remuait vigoureusement de la queue. Elle savait que chaque matin, elle avait le droit à sa tartine de miel beurrée, dont elle ne faisait qu'une bouchée. Face à la table se tenait une longue baie vitrée entrouverte d'où jaillissait une intense lumière. Passé cet intense rideau lumineux, Irène aperçut sa mère affairée dans le jardin. Elle était vêtue de grandes bottes vertes, d'un pantalon sur lequel glissait un long tablier de couleur beige, ainsi que d'un grand chapeau de paille qui ornait le dessus de sa tête. Un genou au sol, elle grattait avec minutie la terre autour d'un joli massif de pensées, de narcisses, et de jacinthes multicolores qu'elle venait juste de mettre en terre. Irène traversa la salle à manger dont le dallage fait de pierres en marbre reflétait un vert très clair, et était agréablement frais sous ses pieds nus.

Elle passa la baie vitrée, et posa ses pieds sur la petite terrasse qui jouxtait l'entrée, puis d'une voix douce elle s'écria « Bonjour maman, comme c'est joli toutes ces fleurs »

interpellée, Krystal s'arrêta un instant dans sa tâche et releva la tête. Elle fixa son regard sur Irène puis lui répondit « Bonjour ma chérie, merci pour le compliment » puis elle ajouta « As-tu pris ton petit-déjeuner ? »

« Non maman, je voulais juste te dire bonjour » répondit Irène « J'y vais de ce pas »

« Tu n'as pas oublié que ton père arrivé aujourd'hui ? » demanda Krystal

« Non maman » répondit Irène

Elle ne pouvait pas avoir oublié le retour de son père qu'elle adorait. Chacun